

autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers momens, Éliza s'occupait de son ami, et je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grâce et de sa vertu ! Il me semble du moins l'entendre. « Cette muse sévère qui te regarde, « me dit-elle, c'est l'Histoire, dont la fonction « auguste est de déterminer l'opinion de la posté-
« rité. Cette divinité volage qui plane sur le globe, « c'est la Renommée, qui ne dédaigna pas de « nous entretenir un moment de toi : elle m'ap-
« porta tes ouvrages, et prépara notre liaison par « l'estime. Vois ce phénix immortel parmi les « flammes : c'est le symbole du génie qui ne « meurt point. Que ces emblèmes t'exhortent « sans cesse à te montrer le défenseur *de l'hu-
« manité, de la vérité, de la liberté.* »

Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, Éliza, reçois mon serment. *Je jure de ne pas écrire une ligne où l'on ne puisse reconnaître ton ami.*

xxxiii.
Le Canara
conquis par
Haïder-Aly.

Au nord de Travancor est le Canara, la contrée la plus fertile du Malabar. Elle eut long-temps des maîtres particuliers, et prospéra sous leur sage administration. Une femme altière qui la gouvernait depuis la mort de son époux refusa de remettre l'autorité à l'héritier légitime, parvenu à l'âge prescrit par les lois ou par les usages. Pour obtenir justice, le jeune prince s'adressa à

Haïder, dont les exploits guerriers occupaient alors l'Indostan entier. Ce conquérant, qui, dans l'espoir d'étendre ses relations de commerce et de politique, désirait passionnément une propriété sur les rivages de l'Océan, fit acheter son appui par la cession de Mangalor et d'une lisière de pays qui s'étendait depuis le Maïssour jusqu'à ce port. Le traité avait été entièrement exécuté, lorsque la mère et le fils, réconciliés, formèrent un complot contre la vie d'un ambitieux qu'ils regardaient comme leur commun oppresseur. Averti à temps du danger qui le menaçait, Haïder fit périr les conspirateurs, s'appropriâ les trésors accumulés depuis plusieurs siècles, et réunit cet état florissant à ses autres usurpations. La facilité qu'il avait trouvée dans l'exécution de ses projets lui inspira, en 1766, le dessein d'asservir ou de rendre tributaires les petites principautés voisines ; et il en vint aisément à bout.

Ses plus utiles instrumens dans cette occasion furent les Mapelets. C'étaient les descendants de quelques Arabes qui avaient eu autrefois commerce avec des femmes indiennes, et s'étaient fort multipliés dans cette partie du Malabar, où ils étaient les principaux marchands, les banquiers les plus actifs et les seuls navigateurs. Les services qu'ils avaient rendus à Haïder, les services qu'il en attendait leur méritèrent sa confiance. Cette faveur les enhardit à exiger le paiement des sommes immenses qui leur étaient dues par les

petits despotes de ces contrées, et par les naïres qui formaient leur cour, qui composaient leurs troupes. La hardiesse de ces créanciers indigna leurs débiteurs, qui, d'un accord unanime, arrêtaient la mort de ces malheureux, et en massacrèrent en effet le plus grand nombre. Tous auraient péri, si leur protecteur ne fût accouru. Son arrivée déconcerta les assassins, qui avaient uni tous leurs moyens pour rentrer dans leurs premiers droits. Leurs forces, quoique très-nombreuses, ne tinrent pas contre des armées plus aguerries et mieux disciplinées. La colère du vainqueur fut terrible. Les souverains, les généraux, les soldats qui avaient osé lui résister étaient tous ou presque tous naïres. Il déclara ces nobles déchus de leurs privilèges; il réduisit au dernier rang leur caste, la première de toutes après celle des bramines; il les dépouilla du droit de porter les armes, droit qui fut accordé aux autres tribus qui jusqu'alors en avaient été privées; il permit, il ordonna aux derniers des Indiens, aux pârias même, de tuer sans miséricorde ceux de ces hommes dégradés qu'on verrait armés.

Cet édit rendait impossible la soumission des naïres, qui devaient préférer la mort à un avilissement inconnu dans ces contrées. Haïder le comprit, et s'engagea à rétablir dans leur prééminence tous ceux de ces proscrits qui embrasseraient le mahométisme. Quelques-uns des plus lâches prirent le turban. Le plus grand nombre

préféra une vie errante dans les forêts, une vie disetteuse dans les régions éloignées.

Le roi de Calicut était le chef des confédérés. Il offrit de rendre hommage à la France. Malheureusement pour lui cette nation n'était pas en état de le protéger. Privé de cet appui, il perdit la tête, et se laissa persuader qu'il ne lui restait de parti honorable à prendre que celui de finir ses jours. On l'entraîna dans un coin de son palais rempli de matières combustibles; et ses courtisans, quel que fût leur espoir, quelles que fussent leurs vues, se hâtèrent d'y mettre le feu. Ses domaines, ainsi que ceux de ses alliés, devinrent à cette époque une des propriétés d'Haïder.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez au gré d'un homme qui aspirait à devenir une puissance maritime. Les Maldives entrèrent dans le plan de son agrandissement, et ses lieutenans les lui soumièrent.

Ce sont des îles voisines de la côte de Malabar, qui, dans une longueur de trois cents lieues, s'étendent depuis le huitième degré de latitude septentrionale jusqu'au quatrième degré de latitude méridionale. Elles forment treize archipels qu'on nomme *atollons*. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque atollon d'un banc de pierre, qui le défend mieux que les meilleures fortifications contre l'impétuosité des vagues ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille le nombre de ces îles,

xxxiv.
Iles
Maldives.

dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sable submergés dans les hautes marées, et les plus grandes n'ont que peu de circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau.

Peu après leur arrivée aux Indes, les Portugais mirent les Maldives sous leur joug tyrannique. La garnison qui les opprimait fut exterminée, et elles recouvrèrent leur indépendance pour la perdre de nouveau.

La culture n'est rien ou presque rien dans cet amas de sable; mais les poissons sont très-abondans sur les côtes. Un de ceux qui y sont le plus multipliés, c'est la bonite, qu'on sale et qu'on sèche au soleil après l'avoir réduit en très-petits filets. Il est principalement envoyé à Sumatra, où il est payé avec de l'or et avec du benjoin. L'or reste dans les Maldives, et le benjoin est échangé à Moka contre trois ou quatre cents balles de café que consomment les insulaires.

Une pêche beaucoup plus importante est celle des cauris, coquilles blanches et luisantes, qui servent de monnaie dans le pays, ainsi que dans tout l'Indostan, qui donne, de son côté, du riz, des toiles et du sucre. C'est dans le Bengale, où elles sont portées en plus grande abondance, que les Européens achètent ce qu'il leur en faut pour leur commerce d'Afrique.

Cependant les deux objets dont on vient de parler sont bien peu de chose en comparaison des ressources que fournit aux Maldives le cocotier. C'est un arbre d'une très-belle forme, qui s'élève à la hauteur de quarante, et plus communément de soixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues et fibreuses qui le mettent en état de résister aux plus violentes tempêtes sur un sol mouvant. Son tronc, légèrement courbé vers la base, est droit dans le reste de sa longueur, d'une forme cylindrique, d'une grosseur médiocre, marqué de plusieurs inégalités circulaires, formées par la base des feuilles qui sont tombées. Son bois léger et spongieux ne peut être employé, ni dans la construction des navires, ni dans aucun édifice solide; et les bateaux formés de ce bois sont fragiles et de peu de durée. La tête du cocotier se couronne de dix à douze feuilles ailées, rétrécies vers le sommet, fort larges à leur origine, et couvertes dans leur premier âge d'un réseau particulier dont on fait des tamis. Leur côte principale, longue de douze pieds, est profondément sillonnée sur la surface intérieure. On forme avec les feuilles les toits des maisons; on en fait des parasols, des voiles, des filets pour la pêche; les plus jeunes même peuvent être substituées au papier, et recevoir l'impression des caractères tracés avec un stylet. Du milieu de cette touffe s'élève une spathe ou enveloppe épaisse, membraneuse, roulée sur elle-même, renflée

dans son milieu, et terminée en pointe. Lorsqu'elle est parvenue à une grosseur déterminée, elle s'ouvre d'un côté et laisse apercevoir un panicule fort considérable, dont chaque rameau porte deux fleurs femelles et un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à six divisions profondes et autant d'étamines; dans celles-là, les étamines sont remplacées par un pistil qui devient un fruit de forme ovale, légèrement triangulaire, et de plus d'un demi-pied de diamètre. L'assemblage de plusieurs fruits tenant à une même panicule se nomme régime. Le même arbre donne successivement plusieurs régimes dans une seule année.

Ce fruit a une écorce filandreuse, épaisse de trois doigts, connue sous le nom de *caire*, dont on fabrique quelques étoffes grossières et des cordages pour les vaisseaux. Elle recouvre une noix fort dure, de la grosseur et de la forme d'un petit melon, percée de trois trous à l'une de ses extrémités, propre à faire de petits vases et des ustensiles de ménage. La pulpe qui tapisse l'intérieur de cette noix fournit une nourriture très-saine, dont on exprime au pressoir une huile qui est fort douce dans sa nouveauté, et d'un grand usage aux Indes. Elle contracte de l'amertume en vieillissant, et alors elle n'est bonne qu'à brûler. Le marc qui reste dans le pressoir sert à la nourriture des bestiaux, de la volaille, et même du bas peuple, dans des temps de disette. Le centre de

la noix est rempli d'une eau claire, rafraîchissante, légèrement sucrée, qui sert à désalterer le cultivateur et le voyageur. Dans les fruits anciens cette eau se dissipe, et fait place à une amande qui remplit bientôt toute la cavité, et devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans son intérieur une concrétion pierreuse, à laquelle les Indiens attachent de grandes vertus : ils la regardent comme le gage d'un heureux succès, et ne manquent guère de s'en munir dans leurs entreprises.

Les avantages qui viennent d'être rapportés ne sont pas les seuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons des fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Bue dans sa nouveauté, elle est douce. C'est la manne du désert. Qui sait même si l'idée de celle-ci n'a pas été prise dans les livres plus orientaux que ceux de l'Arabie et de l'Égypte? L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, de beaucoup d'allégories, de beaucoup de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture; elle convertit des phénomènes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'altèrent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreurs, et la distance des temps et des lieux, faisant disparaître les causes

occasionnelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans et sur le silence des savans. Les uns n'osent douter, les autres n'osent disputer.

Quoi qu'il en soit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Israélites et la boisson des Indiens, si la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au soleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir et à se convertir en un vinaigre très-utile. Distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse; et, en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité. Les bourgeons qui donnent cette liqueur avortent nécessairement, et ne se développent plus, parce qu'ils ont perdu la matière qui devait servir à la formation et à l'accroissement des fruits.

Quoique le cocotier se trouve généralement sous la zone torride, on ne le voit guère prospérer dans l'intérieur des terres. Il ne se plaît que sur les rivages sablonneux de l'Océan, et plus particulièrement que partout ailleurs aux Maldives. Celui de ces îles fournit des cordages et des câbles à presque toute la marine des Indes. Le désir qu'eut Haïder de s'approprier exclusivement cet instrument de navigation put seul le déterminer à soumettre à ses lois les lieux qui le produisaient. Si la tyrannie européenne souffre que cette nouvelle force prenne de la consistance, les succes-

seurs du conquérant ne négligeront rien pour retenir sous leur puissance cette usurpation.

Les Marattes, long-temps réduits à leurs montagnes, ont successivement étendu leur domination jusqu'à la mer, à travers un terrain très-inégal de trente à quarante milles de largeur. C'est comme vainqueurs des Portugais, c'est comme successeurs des Angrias qu'ils sont devenus les maîtres de la longue côte qui commence près de Goa, et ne se termine qu'à Surate. Leurs propriétés ne sont coupées que par les petites principautés de Varry, de Colapour, de Seddy et de Colabas, qui ne leur causent point d'ombrage, et dont ils seront les maîtres quand ils le voudront un peu opiniâtrément. L'esprit de rapine que ces brigands portent dans les contrées qu'ils ne font que parcourir, ils le perdent dans les provinces qu'ils ont asservies. Les impôts y sont modérés, et ni l'industrie, ni l'agriculture n'y sont étouffées par des gênes ou des vexations. Les parages voisins ne sont pas si favorablement traités. Les Marattes ne se contentent pas de piller les navigateurs trop faibles pour leur résister, ils accueillent encore dans leurs rades les pirates étrangers qui consentent à leur faire part du fruit de leur brigandage. Leur gouvernement a laissé percer plus d'une fois l'ambition d'avoir un jour des flottes. Si, contre toute apparence, il réussissait à joindre à ses forces de terre des forces maritimes de quelque importance, on ne tarderait pas à voir

les Anglais déchoir de l'élevation où ils sont parvenus dans le Malabar.

Ce n'est pas à ses comptoirs d'Anjinga et de Tellichery, quoique assez animés; ce n'est pas même à l'espèce de souveraineté dont deux postes importans la font jouir à Surate que la Grande-Bretagne doit l'ascendant qu'elle a pris dans cette partie du globe. Bombay seul y a décidé de sa destinée.

xxxv.
Description
de l'île de
Bombay.

Cette île, située au dix-neuvième degré de latitude septentrionale, éloignée d'une lieue et demie du continent, et qui n'a pas plus de vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, fut longtemps un objet d'horreur. Personne ne voulait se fixer sur un terrain si malsain, qu'il était passé en proverbe *que deux moussons à Bombay étaient la vie d'un homme*. Les campagnes étaient alors remplies de bambous, de rizières et de cocotiers; c'était avec du poisson pourri qu'on fumait les arbres. Des marais infects corrompaient les côtes. Ces principes de destruction auraient sans doute dégoûté les Anglais de leur colonie, s'ils n'y avaient été retenus par un port très-vaste, très-sûr, très-profond, très-commode, même avant qu'on y eût creusé trois bassins où trois vaisseaux peuvent être construits ou radoubés dans le même temps. Un avantage unique sur ces mers leur fit désirer de pouvoir donner de la salubrité à l'air, et ils y réussirent en ouvrant le pays, et en procurant de l'écoulement aux eaux.

Alors se portèrent en foule dans cet établissement les habitans des contrées voisines, attirés par la douceur du gouvernement.

Jetez un coup-d'œil sur le globe depuis l'origine des temps historiques, et vous verrez les hommes poursuivis par le malheur s'arrêtant où il leur est permis de respirer. N'est-il pas surprenant que la généralité et la constance de ce phénomène n'aient pas encore appris aux maîtres de la terre que l'unique moyen de prévenir les émigrations est de faire jouir leurs sujets d'une situation assez douce pour les fixer dans la région qui les a vus naître?

On compte actuellement à Bombay plus de cent mille habitans de nations de sectes diverses. Quelques manufactures de soie et de coton y occupent les plus intelligens ou les moins robustes d'entre les colons. Comme les grandes productions ne pouvaient pas prospérer sur un roc vif, où le sol a peu de profondeur, la multitude a tourné ses soins vers la culture d'un excellent ognon qui, avec le poisson qu'on fait sécher avec le sel ramassé sur les rivages, est avantageusement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence ordinaire sous ce ciel ardent. L'Indien s'est montré susceptible d'émulation, et son caractère a été changé en quelque sorte par l'exemple des infatigables parsis. Ces derniers ne sont pas seulement pêcheurs et agriculteurs; la construction,